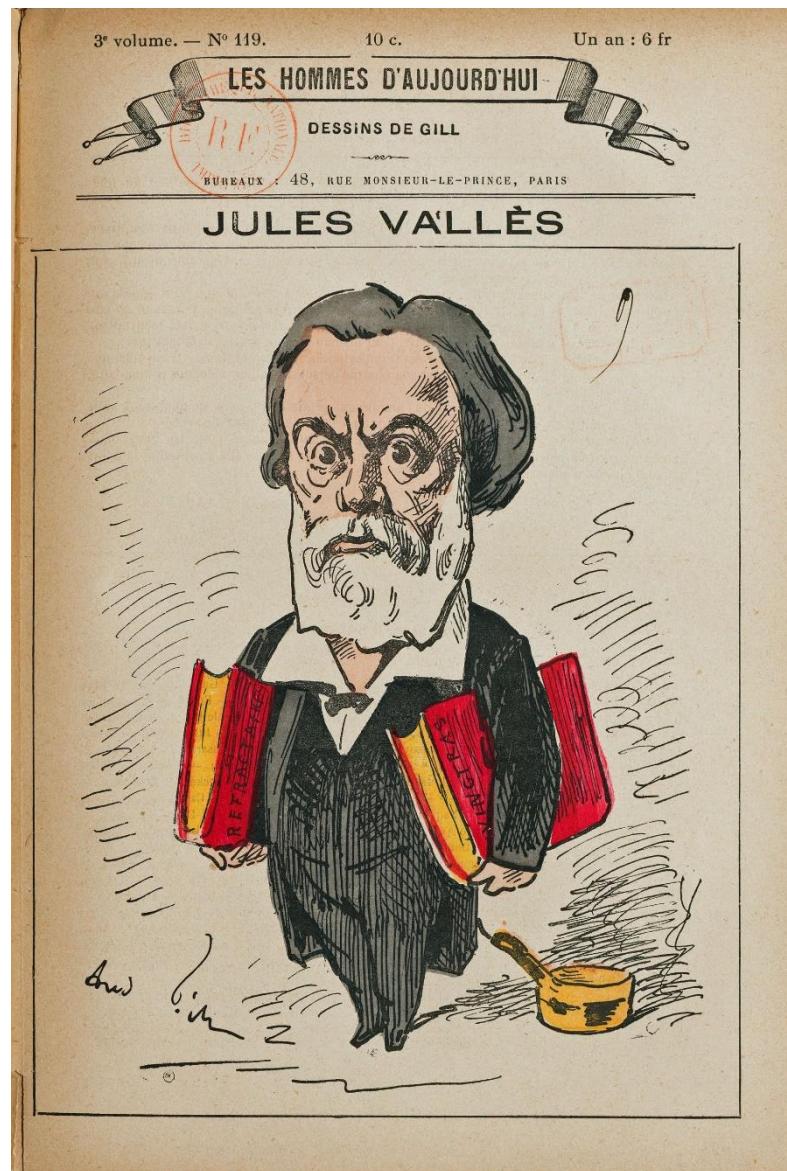


Les obsèques de Jules Vallès



Dans le supplément littéraire du Figaro du 21 février 1885

JULES VALLÈS

C'est bien la mine bourrue
Qui dans un salon ferait peur,
Mais qui peut-être dans la rue
Plairait à la foule en fureur.
Je suis l'ami du pauvre hère,
Qui dans l'ombre a faim, froid, sommeil.
Comment, artiste, as-tu pu faire
Mon portrait avec du soleil ?

Telle est la silhouette que Jules Vallès crayonna un jour au bas d'une de ses photographies. C'est bien lui ; mais ce personnage violent et sombre, ce désillusionné, cet insoumis, laisse comme écrivain un bagage fort estimable.

Il se compose d'articles ou de chroniques écrites soit au *Figaro*, soit à *la Rue*, et de trois de trois volumes : *L'Enfant*, *le Bachelier* et *l'Insurgé*. Son œuvre restera, en grande partie, sûrement.

Dans *Le Cri du Peuple* du 18 février 1885

FUNÉRAILLES DE VALLÈS

Paris debout

Salut

La Révolution compte une grande journée de plus.

Derrière le corbillard des pauvres emportant au Père-Lachaise, vers le mur qui vit les derniers massacres, l'ancien membre de la Commune, le Paris militant s'est retrouvé.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

*mur des Fédérés
photographié par Atget c.1900*

Il s'est retrouvé avec son drapeau rouge, de nouveau maître de la voie publique, avec son peuple du travail, en travail d'un nouvel ordre social, avec son internationalisme enfin qui lui faisait, il y a quinze ans, ouvrir ses rangs aux Frankel, aux La Cecilia et aux Dombrowski.

Tous étaient là, les anciens avec leurs cicatrices, retour d'exil et du bagne, et les nouveaux qui, complétant le programme, achevant la République, ne croiront avoir rien fait tant qu'ils n'auront pas universalisé ou socialisé la propriété ; socialistes de France et -socialistes d'Allemagne réunis dans le même cri de mort à la bourgeoisie usurpatrice !

À ces manifestants d'hier, qui seront les combattants de demain, le *Cri du Peuple* ne fera pas l'injure de dire merci au nom de son cher mort — plus vivant que jamais, puisqu'il a mis debout l'armée ouvrière toute entière.

Mais il les saluera comme autant de frères d'armes. Il saluera leur rentrée en ligne qui est plus qu'une promesse, qui est une certitude de revanche et de victoire.

Salut au grand Paris, au Paris des prolétaires, qui hier, en menant le deuil d'un homme, a affirmé sa propre résurrection !

Salut au Paris révolutionnaire qui, rien qu'en se montrant, a fait trembler les vainqueurs sur le dernier passage du vaincu de 1871 !

Salut et aurevoir, citoyens, dans la même rue et pour le combat suprême dont Jules Vallès ne sera pas — mais où vous serez tous — et où nous serons !

La Rédaction.



A nos Amis

Notre camarade Séverine n'a plus hélas ! à donner à Jules Vallès les soins familiaux qui ont si longtemps disputé à la mort notre rédacteur en Chef. Elle va revenir au *Cri du Peuple* et continuer sa collaboration interrompue par de si douloureux motifs.

Derrière le corbillard des pauvres qui conduisait hier au cimetière des fédérés celui qui fut notre ami et notre maître, Séverine a REPRIS SA PLACE

PARMI NOUS et la rédaction tout entière du *Cri du Peuple* ne peut mieux faire, pour la présenter à nouveau à ses lecteurs, que de reproduire la belle page écrite par Vallès en tête de la *Rue à Londres*, la dédicace :

À SÉVERINE

Ma chère enfant,

Je vous dédie ce livre, non comme un hommage de banale galanterie, mais comme un tribut de sincère reconnaissance. Vous m'avez, aidé à bien voir Londres, vous m'avez aidé en traduire l'horreur et la désolation.

Née dans le camp des heureux, en plein boulevard de Gand — graine d'aristo, fleur de fusillade — vous avez crânement déserté, pour venir à mon bras dans le camp des pauvres, sans crainte de salir vos dentelles au contact de leurs guenilles, sans souci du qu'en dira-t-on bourgeois. — Honny soit qui mal y pense ! — suivant la devise de la vieille Albion.

Vous avez fait à ma vie cadeau d'un peu de votre grâce et de votre jeunesse, vous avez fait à mon œuvre l'offrande du meilleur de votre esprit et de votre cœur.

C'est donc une dette que mes cheveux gris payent à vos cheveux blonds, camarade en qui j'ai trouvé à la fois la tendresse d'une fille et l'ardeur d'un disciple.

Vous souvient-il qu'un jour, devant un workhouse, nous vîmes une touffe de roses à chair saignante, clouée je ne sais pourquoi, au battant verroulé ?

Cette miette de nature, Cette brie de printemps faisaient éclore l'ombre d'un sourire et un reflet d'espoir sur les faces des pauvresses qui attendaient leur tour. Cela me donna un regain de courage, à vous aussi, et nous franchîmes, moins tristes, la porte de cet enfer.

Au seuil de mon livre, dont quelques chapitres sont comme le « Refuge » pleins de douteur et de misère, je veux attacher votre nom comme un bouquet.

JULES VALLÈS. Paris, 1^{er} décembre 1883.



Rarement on a vu manifestation si imposante.

Par moment, de courtes averses sont tombées, mais, comme un symbole, comme un présage, le soleil chassait devant lui les nuages et faisait flamboyer le rouge sanguin des drapeaux dressés au-dessus des fronts découverts de la foule.

Soixante mille citoyens suivaient, étreints de la même douleur, animés du même enthousiasme, le cercueil de Jules Vallès, membre de la Commune.

On peut, sans exagérer, évaluer à **deux ou trois cent mille** le nombre de ceux qui se sont pressés pour assister à ces funérailles grandioses.



LA CHAMBRE MORTUAIRE

Dès huit heures du matin, des citoyens en grand nombre se sont présentés, demandant à contempler une dernière fois les traits de Vallès. Les portes de la chambre mortuaire ont été ouvertes. Les visiteurs arrivent, sur la pointe du pied, retenant leur souffle et étouffant leurs sanglots, comme s'ils avaient peur encore de réveiller celui qui s'est endormi pour toujours.

Vallès repose sur le lit blanc. Son visage a une expression de sérénité majestueuse. Ses longs cheveux gris et sa barbe grise encadrent de teintes douces et reposantes sa face blanche, dont les traits si fortement accusés ont pris une sorte de douceur très calme.

Des bouquets sont placés à côté de lui. Sur le pied du lit s'amoncellent de grosses touffes d'immortelles rouges qui sont distribuées aux visiteurs.

Ceux-ci affluent. L'entrée de la maison est envahie. L'escalier est plein de monde. On assiège la porte de l'appartement.

Les citoyens, les citoyennes entrent, reçoivent des mains de notre camarade Séverine le brin d'immortelles, qu'ils conserveront précieusement, comme souvenir.

Toutes les classes de la société sont confondues. La redingote frôle le bourgeron. La main blanche effleure la main caleuse. Les larmes coulent aussi sincères, aussi vraies sur les joues roses que les joues flétries.

Ce sont deux ouvriers qui ont déposé dans l'antichambre leurs trousses d'outils et qui entrent, tordant entre leurs doigts leurs casquettes. Leurs yeux sont gros de larmes. Et tous deux, hésitant, tirent de dessous leurs blouses un petit bouquet d'immortelles qu'ils posent, comme timidement, à côté des beaux bouquets apportés déjà. Ils semblent honteux de leur modeste offrande, mais Séverine reprend ces bouquets : — Non ! dit-elle, ceux-là auront la place d'honneur. — Et

elle les place entre les mains de Vallès. Les deux ouvriers éclatent en sanglots : — Ah ! citoyenne !...

C'est une vieille femme, en bonnet, qui pleure — savez-vous dit-elle à Séverine, qu'il m'a donné drapeau à tenir, le 26 mars 1871, le jour de la proclamation de Commune ? — Oh ! qu'elle est poignante, dans cette chambre mortuaire, cette évocation d'un passé resplendissant et si beau !

C'est un camelot qui crie sur le boulevard le portrait de Vallès qui, en échange du bouquet d'immortelles qu'on lui donne, offre un de ces portraits.

C'est une mère qui pousse devant elle son petit garçon : — Va l'embrasser, va ! — Et l'enfant vient, poser ses lèvres sur le front de Vallès. Il se souviendra, allez ! Nous le retrouverons un jour, ce petit-là.

C'est un vieillard en cheveux blancs qui songe. Il était pion en 1854, à cette pension Lemeignan que Vallès a décrite, dans son *Bachelier*, sous le nom de *Legnagna*. Que c'est loin tout cela !

C'est une femme d'environ cinquante ans, qui semble par son costume une marchande du la Halle, bras nus, qui apporte son bouquet et se jette littéralement sur Vallès, L'embrassant et répétant, au travers de ses larmes : — il était si bon !

C'est un blousier de sept ans, petit, tout petit apprenti, qui vient seul et va embrasser Vallès et qui après ne se décide pas à s'en aller et reste dans un coin regardant toujours de ses yeux d'enfant, grands ouverts, le révolutionnaire mort.

C'est un humble prolétaire qui pleure et demande la permission de faire toucher à Vallès un insigne révolutionnaire qu'il sort de son sein.

— Donnez-lui une poignée de main, dit Séverine.

Et l'homme s'en va écrasant en lui de rauques sanglots.

Ce sont des petits employés du télégraphe ; des collégiens en uniforme ; deux maîtres d'étude d'un collège voisin ; des étudiants. On Se presse. On s'écrase. Et de gros soupirs s'entendent, de plaintifs gémissements. Il y en a qui saluent Vallès de grands gestes majestueux. D'autres qui lui envoient des baisers.

Les fronts s'inclinent. Et sans cesse ce sont de nouveaux visiteurs à qui Séverine, vêtue de deuil, dominant sa douleur profonde, distribue les immortelles rouges.

Comment dresser liste de tous les amis dont, en cette matinée, les rédacteurs du *Cri du Peuple* réunis près du cadavre de leur maître défunt, ont serré les mains sympathiques ? Nous sommes bien sûrs de commettre plus d'une omission, Qu'on nous les pardonne, qu'on nous les signale ; c'est rendre hommage à Vallès que de dire qu'il fut accompagné au tombeau par tant d'amitiés.

AUTOUR DE LA MAISON MORTUAIRE

Depuis le matin, les travailleurs, venus isolément ou par groupes, pour saluer leur ami défunt, restent à l'entour de la maison mortuaire. Vers dix heures ils forment déjà une foule compacte, laquelle s'augmente de minute en minute.

À dix heures et demie, l'encombrement du vestibule et de l'escalier devient tel, qu'il est nécessaire d'établir un service d'ordre. La foule patiente et respectueuse se laisse guider. Une file continue monte silencieusement par l'escalier principal ; un espace libre est réservé de la porte intérieure à la porte cochère, pour la sortie.

Le registre placé depuis la veille près de l'escalier, se remplit de signatures.

Bientôt, l'encombrement déborde le trottoir, envahit la chaussée. À onze heures, le boulevard Saint-Michel est barré dans toute sa largeur. Les pilastres de

l'École des mines, la grille du Luxembourg, les arbres sont escaladés. Et la masse s'accroît toujours, toujours. Les comités, bannières rouges déployées arrivent. Les larges couronnes d'immortelles apparaissent, surgissant de l'océan de têtes et d'épaules. Quelquefois un sillage se creuse, comblé aussitôt, et des cris de Vive Commune ! retentissent ; c'est que l'on fait place à l'un des anciens membres du gouvernement populaire de 1871.

Le service des tramways est forcément interrompu. Un cocher, voulant quand même passer à travers la foule, pousse ses chevaux. On le fait descendre. Quelques poignées de sable, jetées aux voyageurs mécontents, les calment. La plupart cèdent leurs places. C'est, dans le recueillement général, l'incident gai, que Jules Vallès notait toujours.

À midi et demi, On annonce la mise en bière. L'exposition du corps est terminée.

À une heure précise, le corbillard des pauvres vient s'arrêter devant le n° 77 du boulevard. La foule se tasse. Ce corbillard à la toiture noire, sans ornements, semble être une barque de deuil battue par les vagues. Il aura jusque devant la tombe, où il va porter son glorieux fardeau, ce même aspect. Sur tout le parcours, il lui faudra forcer sa voie à travers les foules qui l'attendent, le précèdent, le suivent.



La levée du corps

A midi et demi, les employés des pompes funèbres procèdent à la mise en bière. Un oreiller est mis sous la tête de Vallès et dans ses mains sont placés, outre les immortelles dont nous avons parlé plus haut, quelques petits bouquets donnés par ses amis les plus chers.

Un dernier regard au grand révolutionnaire. Une émotion profonde étreint tous les assistants. On se détourne. On dévore ses larmes. Le couvercle glisse. C'est fait. Plus rien.

Les porteurs saisissent la bière et commencent la descente de l'escalier. Les amis et la famille de Vallès — c'est-à-dire : la rédaction du *Cri du Peuple* — suivent.-

Au moment où le cercueil de Vallès débouche de la porte de la maison, une formidable clamour s'élève :

—Vive la Commune !

Départ du cortège

Immédiatement derrière, le corbillard se place notre camarade Séverine au bras du docteur Guébhard, à droite duquel est le citoyen Duc-Quercy. À la gauche de Séverine sont les citoyens Massard et Albert Gouillé. Suivent, se donnant le bras, les citoyens Millerand, Laguerre, Rochefort, Lucien Victor-Meunier et Champy. Marchent ensuite les citoyens Jules Guesde et Paul Alexis mêlés aux membres de la Commune.

Le cercueil est placé sur la voiture mortuaire et recouvert d'un drap noir. En travers, est posée l'écharpe de laine rouge glands d'or des membres de Commune.

La couronne apportée par les anciens collègues de Jules Vallès est placée sur le cercueil même ; celle du *Cri du Peuple* est accrochée derrière le corbillard.

Toutes les antres couronnes, ainsi que les drapeaux laissés aux mains des délégués des comités, suivront.

De nouveau, d'immenses, de grandioses acclamations retentissent de toutes parts : Vive Commune ! Vive la Révolution ! Honneur à Vallès !

Le cortège

Trottoirs noirs de monde. La foule, massée jusque sur la chaussée acclame avec enthousiasme le char funèbre qui s'avance lentement, et à la suite duquel claquent le drapeau ronge et le drapeau noir, et se balancent les couronnes.

Aux fenêtres pendent des grappes humaines ; sur les balcons, des rangées de têtes découvertes : les uns, venus là pour voir le cortège ; la plupart, pour rendre un dernier hommage à notre mort.

Les chapeaux s'agitent aussi loin que porte le regard et une sourde et formidable rumeur monte, de temps à autre, des rangs pressés de la foule. Jusqu'à la dernière heure, on a cru qua le cortège prendrait le boulevard du Palais et la rue Turbigo, aussi les manifestants se pressent-ils en rangs serrés du pont Saint-Michel à la rue de Rivoli.

Boulevard Saint-Germain

Mais, arrivé au coin du boulevard Saint-Germain, le cortège tourne à droite et il se produit un immense remous. Les grilles du square Cluny sont escaladées, on grimpe aux arbres du boulevard et le cortège continue défiler au milieu de cris, mille fois répétés, de : « Vive la Commune ! vive la République sociale ! »

Des rues adjacentes, affluent citoyens et citoyennes, le bouquet d'immortelles à la boutonnière ou piqué dans le corsage ; les enfants, en groupes, essaient de suivre le corbillard. Sur tous les visages, l'émotion la plus profonde ; tous les yeux sont remplis de larmes.

Place Maubert, la foule est si considérable que le cortège est forcé de ralentir encore sa marche ; aux fenêtres, les femmes agitent leurs mouchoirs et il tombe sur le corbillard une pluie d'immortelles. Le temps est orageux et lourd, de gros nuages gris courrent dans le ciel. Une averse ; les têtes restent nues, c'est à peine si quelques parapluies s'ouvrent. Qu'importe la pluie, en effet ? Ce n'est pas cela qui pourra jeter la débandade ou faire avorter la grandiose manifestation que le Paris ouvrier a spontanément organisée autour du cercueil de celui qui fut son plus constant et son plus éloquent défenseur.

Boulevard Henry IV

Dans le même ordre, et au milieu d'un concours toujours croissant de population, le cortège s'avance vers la Halle aux vins et s'engage sur le pont Sully, puis gagne le boulevard Henri IV. Au passage du cercueil, les cris de : Vive la Commune ! redoublent. C'est -une clameur qui se répercute de loin en loin et dont les échos passionnés font passer comme un frémissement dans tous les cœurs. Quel admirable tableau !

À ce moment se produit un incident qu'il nous faut relater, d'autant plus qu'il a donné lieu, dans divers journaux du soir, à des interprétations manifestement fausses. Boulevard Henry IV se trouve une caserne de gardes républicains à cheval. Au-dessus du mur d'enceinte, dans l'alignement des fenêtres, sur les rampes

d'escaliers de bois, s'agglomèrent les gardes municipaux, képi en tête, le sourire aux lèvres, l'air goguenard.

Cette scandaleuse attitude soulève l'indignation générale. Des protestations énergiques s'élèvent de toutes parts ; on crie : képi bas ! et des éclairs de colère traversent tous les yeux. Les municipaux essaient un moment de garder leur allure provocatrice, mais les clamours de la foule deviennent si impérieuses, qu'ils se découvrent enfin un à un ou se dissimulent derrière l'embrasure des fenêtres. La foule se calme et la tête du cortège débouche sur la place de la Bastille.

Place de la Bastille

Il s'est produit une accalmie ; des échappées de bleu mouchètent le ciel et un pâle rayon de soleil illumine de ses reflets l'or la colonne de bronze. Ici, comme lors de l'enterrement de Michelet et de la manifestation Blanqui, un grand frisson secoue la foule. Des milliers de citoyennes et de citoyens s'écrasent dans cet immense espace. Le boulevard Richard-Lenoir, la rue et le faubourg Saint-Antoine sont littéralement, obstrués. Et acclamations continuent plus intenses, plus passionnées. C'est qu'ici nous sommes en plein quartier ouvrier. La Révolution a triomphé ou agonisé dans ce coin de Paris, aux heures tragiques des inoubliables luttes sociales qui ont ensanglanté les quatre-vingts premières années de ce siècle.

Le sol de ces faubourgs a bu le sang prolétarien et les pavés ont des grondements assourdis de canon, sous le roulement lourd et les cahots du char funèbre. Et quels souvenirs, et quels enthousiasmes font battre ces cœurs de travailleurs ! Et combien nous avons été remués des manifestations chaleureuses, si spontanées et si touchantes, qui sont venues, là, réchauffer le « maître » mort !

Troublés jusqu'au plus profond de nous-mêmes, nous nous retournons à ce moment, et nous jetons un long regard sur tous ces amis connus et inconnus, dont les rangs se développent derrière le corbillard. Le spectacle prend une grandeur imposante. Les drapeaux et les bannières s'espacent maintenant sur toute la longueur du cortège, et c'est une interminable chaîne de couronnes, coupée d'énormes bouquets de fleurs naturelles. Parmi les assistants, toutes les classes sont représentées ; mais la blouse, le bourgeron et la veste des pauvres dominent ; ce sont surtout, en effet, ceux que Vallès appelait les « lamentables », qui étaient là et qui venaient apporter, à celui qui traduisit leur misère en des pages si virilement éloquentes, l'expression dernière de leurs sympathies et de leur douleur. Mais tous se confondent, révolutionnaires en blouse ou en paletot, les mains pressées dans une même étreinte ; nous remarquons même un aveugle des Quinze-Vingts, dont les pas hésitants sont conduits par deux petites filles, et qui pleure de grosses larmes de ses yeux sans vie.

Puis encore des étrangers, Russes, Espagnols, Grecs, Anglais, Italiens, Allemands, tous proscrits, tous soldats de l'idée sociale, accourus-avec leurs frères de Paris pour saluer une dernière fois l'héroïque combattant de Mai 1871.

Rue de la Roquette

Des Soldats, des lycéens, des élèves des bataillons scolaires, viennent grossir l'immense colonne qui serpente à présent dans la rue de la Roquette. Une pression terrible s'exerce de droite et de gauche ; les trottoirs débordent et la rue se rétrécit de plus en plus ; les nouveaux tentent, mais vainement, de s'introduire dans

les rangs. On s'est pris le bras, on résiste à cette double pression, et comme chacun fait la police soi-même aucun incident n'est à signaler.

Nous longeons des demeures de pauvres ; les mères prennent leurs enfants à deux bras et les élèvent au-dessus de la foule ; des fillettes envoient des baisers. Ceux qui n'ont pu trouver place dans la rue, sur les trottoirs ou aux fenêtres qui s'ouvrent sur le parcours, ont escaladé sur les toits et jettent à profusion des immortelles rouges ou des bouquets de violettes.

Et toujours cette formidable rumeur qu'on n'entend qu'aux grands jours des manifestations du Paris révolutionnaire ; toujours proférés avec une ardeur passionnée, ces cris de : *Vive ta Commune ! Vive la République sociale !* qui galvanisent la foule.

Nous voici place Voltaire ; une vaste mer humaine dont le flux et le reflux est presque impossible à contenir. Un instant on a pu craindre que le -cortège ne fût coupé ; le corbillard s'arrête, immobilisé au milieu d'un flot grossissant de manifestants. Le citoyen Rochefort, qui marchait immédiatement après rédaction *Cri du peuple*, se détache et passe au-devant du corbillard, salué par les cris répétés de : *Vive Rochefort !* qu'accompagnent les cris frénétiques de *Vive la Commune !*

Le cortège, enfin dégagé, reprend sa marche ; la montée de la rue de la Roquette n'est plus qu'une grande coulée où surnagent les chapeaux et les casquettes agités par les mille bras de la foule. Derrière, s'enlevant en vigueur, le Père-Lachaise, dont, les tombes et les allées disparaissent sous un fourmillement de têtes et d'épaules. Les arbres, encore dépouillés, éraflent le ciel de leurs branches noires qui servent de refuge aux derniers arrivés.

À gauche, avant d'arriver à la place de la Roquette, une maison en construction, crénelée de fenêtres inachevées et dont la façade est couverte, comme d'une vaste toile d'araignée, des poutres entrecroisées d'un échafaudage, collés aux murs, perdus dans les échancrures de la pierre, accrochés aux poutrelles et aux cordages, des centaines de blousiers, en costume de travail et la figure noire du labeur accompli, poussent des acclamations ardemment répétées par les soixante mille citoyens qui suivent le cercueil.

Les blouses bleues et les Pantalons de velours brun à côté se détachent sur le blanc cru de la pierre et donnent à cette partie de la manifestation un caractère étrangement saisissant. Oui, ce sont bien là les funérailles qui convenaient à Jules Vallès ; ce sont bien les enthousiasmes et les douleurs populaires qui devaient éclater au passage de son cercueil et saluer sa dépouille.

Place de la Roquette, un homme, un vieillard, tombe d'inanition. On le relève. On le porte devant un marchand de vins. On demande pour lui un bouillon. Le mastroquet refuse. On le hue. Un autre donne ce qu'on demande. L'affamé se ranime. On fait une collecte. Un citoyen jette le premier une pièce de vingt sous. Les sous pleuvent. Une trentaine de francs sont donnés au malheureux.

Après cet incident émouvant, le cortège arrive au boulevard de Charonne, à la porte du Père-Lachaise. La poussée redevient formidable ; à droite et à gauche, le boulevard est envahi, et il est impossible de mesurer la profondeur grondante de la foule. Tout le Paris des faubourgs est là, qui fait, à notre cher mort, une ovation funèbre entraînante et grandiose.

Au cimetière



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

*l'entrée principale du cimetière du Père-Lachaise
photographiée par Atget c.1900*

La porte, trop étroite, est un obstacle que le corbillard et la garde de citoyens qui l'entourent franchissent avec peine. Les rédacteurs du *Cri du Peuple*, qui depuis le départ ont mené le deuil, sont contraints à de vigoureux efforts pour conserver leur place derrière le corps de celui qui fut leur chef. On monte lentement. L'asile de la mort semble vouloir rejeter Jules Vallès dans la vie.

On tourne, à droite, la première avenue ; on arrive à un large carrefour : c'est là ; une fosse ouverte attend le cadavre.

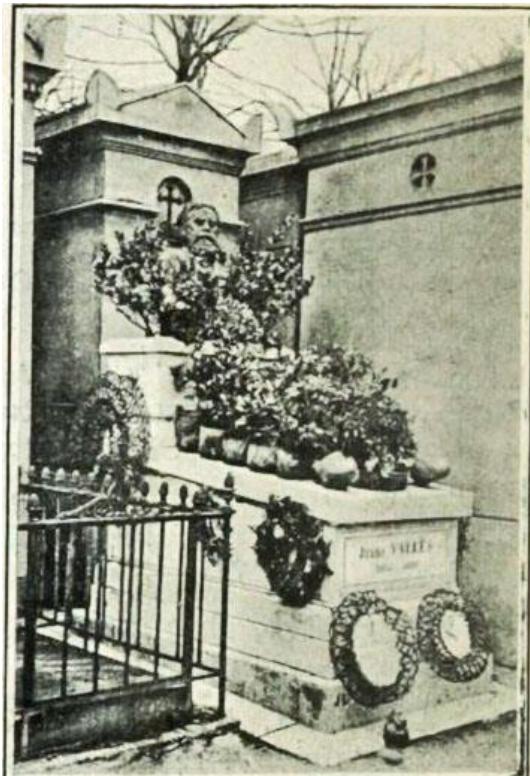
À ce moment, une indicible émotion saisit la foule des assistants ; les cris de : *Vive la Commune ! Honneur à Jules Vallès ! Vive la Révolution !* jaillissent de tous côtés.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

*une allée du cimetière
photographiée par Atget c.1900*

La Tombe



Le côté gauche du chemin s'élève en colline, c'est à la base de cette colline qu'on a creusé le caveau dans lequel le cercueil est descendu.

En un clin d'œil, les interstices entre les tombes s'emplissent ; sur les toitures de pierre, une centaine de citoyens agiles se sont hissés. À l'entour, des reporters de journaux, carnet à la main, s'apprêtent à prendre note des discours qui vont être prononcés.

Un grand silence se fait.

Dans Paris-Soir 29 mai 1932 on peut lire :

Le Comité de la Société des Gens de Lettres, en sa dernière séance, a désigné M. Marcel Batilliat pour le représenter à la célébration du centième anniversaire de la naissance de Jules Vallès, lequel tombe le onze juin prochain.

Des discours seront sans doute prononcés, ce jour-là, au Père-Lachaise, par MM. Lucien Descaves, Zévaës et Georges Piech.

Quelqu'un nous faisait remarquer que la tombe de Vallès porte cette inscription erronée ; 1833 et non 1832, comme date de naissance.

Erronée en effet, car Jules Vallès est bien né au Puy (Haute-Loire), le 11 juin 1832. Et la preuve est en possession de M. Lucien Descaves qui a reçu de la main même de Vallès un document péremptoire à cet égard.

[...]

Un incident

Un journaliste est reconnu pour l'auteur d'un article injurieux pour un de nos confrères les plus estimés et les plus intéressants. Le citoyen Cournet lui parle avec toute la dureté nécessaire. Le journaliste a insisté. Le citoyen Violard lui a intimé l'ordre de se taire. Les choses se sont gâtées. — Aux dernières nouvelles l'infortuné gratté-papier était allé s'échouer, un peu plus rudement qu'il n'eût fallu, entre deux pierres tombales.

[...]

Les Socialistes allemands

Les groupes socialistes allemands -résidant à Paris ont • tenu venir affirmer ont tenu à affirmer leur foi révolutionnaire. Ils ont apporté une grande couronne de violettes, entourée d'un large ruban rouge et portant, sur un cartouche, cette inscription en lettres noires :

LES SOCIALISTES ALLEMANDS À PARIS

Les citoyens allemands ne faisaient que se conformer à l'attitude prise, en 1871, en pleine Commune, à la tribune du Reichstag de Berlin, où, devant le militarisme vainqueur, Bebel et Liebneck se déclarèrent solidaires de leurs frères de Paris.

Premiers incidents

Le cortège était à peine arrivé à hauteur de la rue Royer-Collard, qu'un groupe d'étudiants, placés sur le trottoir, clame : *À bas les Allemands ! À bas l'Allemagne !* À ces cris répondent aussitôt ceux de : *Vive la Commune ! Vive l'Internationale !* On descend le boulevard Saint-Michel ; les étudiants, vrais ou faux, recrutent à chaque pas des amis et continuent leur clamour. Mais celle-ci est toujours couverte par un cri énergique, que répètent des milliers de poitrines : *Vive la Révolution sociale ! Vive l'Internationale !*

Tentative échouée

La rue Soufflot est dépassée. Les étudiants, au nombre d'une centaine, font une première tentative pour enlever la couronne ; celle-ci, portée au bout d'un bâton noir, domine la -foule. Dès que les révolutionnaires s'aperçoivent du danger que courrent leurs frères allemands, ils se massent autour d'eux et les protègent contre toute agression.

La tentative des étudiants produit une bousculade, mais ils ne peuvent parvenir jusqu'aux socialistes allemands : on les repousse en dehors du cortège.

Deux d'entre eux, trop acharnés, reçoivent une verte correction.

À la fenêtre d'un café, près de la rue du Sommerard, se trouve un officier d'artillerie ; les étudiants se tournent vers lui et agitent leurs chapeaux en hurlant : *Vive la France ! Vive la Ligue des Patriotes !* Ce dernier cri montre bien le caractère

de la contre-manifestation, il s'agit d'une poignée d'hallucinés, enrôlés sous la bannière de M. Déroulède, et dont le chauvinisme exalté a déjà causé tant de scandales.

Les étudiants s'excitent : *Allons-nous les laisser traverser Paris ! La couronne ! À bas l'Allemagne !*

Le cri de : *Vive l'Internationale !* couvre tout.

Au Square Cluny

Le cortège quitte le boulevard Saint-Michel pour s'engager sur le boulevard Saint-Germain. Les étudiants commencent sérieusement les hostilités ; le long du trottoir se trouvent des tas de sable et de -cailloux : ils servent aussitôt de projectiles. Les étudiants jettent des poignées de sable et des pierres sur la couronne.

Une collision devient imminente. Les cannes en l'air. Les étudiants se portent en masse sur le cortège, les cris redoublent.

Des sifflets retentissent. Une bande de « patriotes » poursuit un jeune homme qui, harcelé, bousculé, se réfugie dans le tramway de Montrouge. Le citoyen gabriel Deville se place devant la plate-forme et essaye de faire comprendre aux plus enragés, qu'il qu'il n'y pas de courage à se mettre plusieurs contre un. Il gifle un étudiant trop grossier. Inutile d'ajouter que ce courageux contre-manifestant s'empresse de filer, sans plus amples explications.

Le long du cortège, un cri retentit : *Serrons-nous autour de la couronne.* Et les révolutionnaires se groupent en rangs serrés, protégeant les socialistes allemands.

— Marchez ! dit-on à ceux-ci. Ne vous mêlez de rien. Nous, nous veillons sur vous, cela nous regarde.

Et ils continuent paisiblement leur marche, sans se laisser intimider par les provocations dont ils sont victimes, sans y répondre autrement que par un calme absolu.

Du reste, les socialistes français forment une barrière infranchissable.

Rue Saint-Jacques

À hauteur de la rue Saint-Jacques le combat s'engage. Les révolutionnaires, à bout de patience, se décident à riposter. Les étudiants pillent une fruiterie et jettent des pommes de terre sur le cortège. On se précipite sur eux et, encore une fois, on les refoule. L'un d'eux est à moitié assommé. Beaucoup fuient par les rues adjacentes ; une devanture de magasin est défoncée par les étudiants.

Le terrain déblayé, les citoyens reprennent leur rang au cri toujours plus vibrant de : *Vive la Révolution sociale ! Vive V Internationale !*

La lutte continue, moins violente ; devant la rue du Cardinal-Lemoine, un étudiant se laisse arracher par un socialiste une canne et un parapluie, qu'il brandissait en menaçant la foule.

Au pont Sully

Devant l'Entrepôt, les « patriotes », dont les rangs se sont quelque peu éclaircis par le départ des francs-fileurs, sont encore au nombre de cent cinquante ou deux cents. Le cortège s'engage sur le pont Sully ; ils le laissent passer. Ils se reforment en arrière et rejoignent la colonne à l'entrée du boulevard Henri IV.

Ont-ils craint d'être jetés l'eau ?

Place de la Bastille

À la Bastille, tentative désespérée contre la couronne des socialistes allemands.

Une dizaine d'étudiants ou de mouchards cherchent à produire une bousculade. Cette fois encore, ils sont repoussés avec perte. Les socialistes recommencent l'opération du boulevard Saint-Germain, ils donnent la chasse aux étudiants, qui s'éparpillent comme une bande de moineaux poltrons et continuent de loin leurs invectives.

À l'entrée de la rue de la Roquette, près de la rue Daval, agression à coups de pierre. Les étudiants visent mal ; ils cassent quelques vitres. Pourtant, le citoyen Penel, ancien conseiller municipal de Puteaux, est atteint par un morceau de plâtre qui lui érafla la joue.

Cette fois, c'est bien fini. Les énergiques citoyens qui entourent les socialistes allemands et protègent leur couronne, font une dernière poussée : cinq, six des agresseurs tombent ; un d'entre eux a l'arcade sourcilière ouverte. Les étudiants s'enfuient dans toutes les directions. Tas de gamins !



À MINUIT

LE CHAGRIN DE TRUBLON

C'est fini ! nom de Dieu, oui ! J'en arrive du Père-Lachaise, de ce grand champ des navets, où nous irons tous, pour notre propre compte, un jour ou l'autre. J'en arrive esquinté, crotté jusqu'au ventre, moulu, brisé. Eh bien, ça fait rien ! Si ma pelure est avariée, et si j'ai les quilles en coton, j'me sens tout de même un autre homme. Quelque chose de rudement bon a passé en moi, et me donne du chien.

C'est le beau cinquième acte auquel je viens d'assister, tiens, parbleu !



C'que c'était rupin ! Tenez ! faudrait rien avoir, là, dans le côté gauche, pour pas être ému.

Qu'de populo ! Les belles funérailles ! Y a manqué qu'une chose, le soleil, ce soleil « tiède et clair qui dore la gueule des canons », comme l'a écrit l'patron. Et encore, non ! À un moment, il a eu peur de passer pour un réac, le soleil, et, entre deux nuages, il est venu faire à Vallès son adieu mélancolique.



C'est la nuit maintenant. Au fond du trou ou nous l'avons vu glisser, dans son pauvre cercueil de chêne, il est seul, il dort, là-haut, sur cette colline où ses camaros se sont chouettement défendus à la fin de la grande Semaine et d'où l'on voit Paris, ce Paris qui fait peur à ceux qui ne le connaissent pas.

Eh bien, Paris, voyez-vous, il n'est pas si terrible que ça ! Et il y a une façon bien simple de le vaincre — c'est de l'aimer.

**

Vallès, il l'a aimé Paris — non le Paris du boulevard, le Paris de la noce et de la gomme,¹ de la bohème et de la boursicotaille, celui qui jouit en exploitant le pauv'monde.

Il a aimé notre Paris à nous, le Paris des faubourgs, le Paris qui souffre et qui lutte.

C'est ce Paris-là qui vient de payer sa dette, en lui disant un superbe adieu.

**

Ah ! si vous aviez vu la foule émue, « tranquille et belle comme une rivière bleue », qui suivait le corbillard des pauvres, et celle, dix fois plus nombreuse, qui s'était groupée tout le long du parcours, aux fenêtres, sur les maisons en construction, sur les impériales des tramways, sur les toits des fiacres, sur les bancs, sur les arbres !

Tout Paris était là, le plus vivant, le plus intelligent, celui de l'avenir, celui qui trime, celui qui est la cité du talent, celui qui est le pionnier de l'avenir et l'avant-garde du progrès.

**

Les épisodes ? — Oh ! il y en a eu d'innombrables ! Deux aveugles, des Quinze-Vingts, ont suivi le cortège. Des idiots, des chauvins, école Déroulède, ont fait du chahut à la vue de la couronne du socialisme allemand ! (Les crétins ! Comme si ça signifiait quelque chose, les frontières). Et puis un toutou noir, semblable à celui du dessin d'André Gill, a fait la conduite au patron jusqu'à l'entrée du cimetière.

Et y en a eu bien d'autres, et d'chouettes, sans doute. Est-ce que je sais, moi ?

Parbleu ! dans cet océan où je viens d'être ballotté pendant quatre heures, il doit y avoir eu des vagues troubles : égoïsmes, ambitions mal déguisées, crâneries maladroites, froissements d'amour-propre ! Mais qu'importe ? Trubl'a assisté quèque chose de grand. Et la grandeur fait tout passer : allez ! y a pas eu besoin d'sergots !

Les pauvres ont fait de belles obsèques à celui qui les a aimés. En caraco de laine, leur panier aux provisions sous le bras, j'ai vu des femmes du peuple fondre en larmes. J'en ai même vu une qu'avait mis de pauvres fleurs dans les mains d'une momicharde — douze à quinze mois au plus ! peut-être l'âge di *Cri*, cette môme ! — et, de ses menottes, elle les effeuillait sur le passage de celui qu'a écrit l'*Enfant*.

**

Tenez ! voulez-vous savoir ? L'patron a eu tout simplement l'enterrement que Trublot rêverait d'avoir, si, au lieu d'aligner des phrases, il turbinait dans la Sociale.

¹ Le monde des gommeux : jeunes élégants du xix^e siècle, désœuvrés et vaniteux

— Oui, Dédèle... Ça serait rudement chic si ça pouvait se passer comme ça au mien. Mais moi, qui suis né au pays des cigales, j'voudrais un peu plus d'soleil... Et puis le soir, quand la nuit serait tombée, tu sais ? Pas de blague. Faudrait tâcher moyen d'venir me retrouver.

Trublot

